

Alain Parodi

Descente au prochain arrêt

Dernier matin d'une semaine chargée, dernier matin du lever obligatoire, Roland s'endort, bercé par le roulis du R.E.R. Avant de sombrer, il sent encore une fois palpiter en lui, comme un cœur qui ne cesse de battre et le tient loin de la mort, cette sensation étrange qui ne le quitte guère depuis un moment.

Un besoin d'ailleurs. Une nécessité vitale, une dernière chance avant qu'il ne soit trop tard, avant de renoncer sans avoir osé, parce que le banquier risque de ne pas être d'accord, parce que c'est triste de partir seul, parce qu'on a la trouille, parce que... parce que rien. Tout un tas de raisons qui n'ont rien à voir avec le désir et bride tous les possibles.

Enfermé dans les nécessités inévitables, les impossibilités rédhibitoires et les audaces refoulées, Roland a trouvé un moyen pour scier les barreaux de sa cellule intime : rêver chaque matin, les yeux fermés, en se laissant bercer par le roulis du train. Le R.E.R devient alors l'Orient-Express, Aubervilliers la capitale du Monténégro et la plaine Saint-Denis une vallée des Balkans. Ah oui, se faire réveiller, juste avant l'arrivée en gare d'Istanbul, par un groom tenant en équilibre sur un plateau d'argent un moka du Yémen au lieu et place du règlementaire « Billets, s'iou plaît » d'un contrôleur fatigué qui vous donne envie de vous rendormir !

Le demi-sommeil de Roland se peuple de Papous nus, de Grecs caressant leur komboloï entre leurs doigts et de femmes Turkmènes aux joues tatouées. Dans ses rêves, Roland grelotte dans la toundra en traquant les oies cendrées et laisse le temps passer sur une île des Caraïbes en partageant un rhum avec un pêcheur créole. Il en a assez des printemps de guimauve, des hivers

tiédasses, des étés sans alizées et des automnes hésitants. Roland veut du glacial, du torride, du féroce, du tranché, du binaire.

S'il en avait le pouvoir, il allongerait à l'infini le trajet du R.E.R et descendrait à l'arrêt « Plage déserte » ou « Lac Baïkal » ; le chef de train annoncerait : « Tout le monde descend, vous avez cinq minutes pour passer vos maillots et dix pour vos doudounes, c'est selon. » Puis s'allonger à l'ombre d'un cocotier. Ou taquiner le poisson sur un lac gelé, au bord d'un trou percé dans la glace.

Ah, si ce train pouvait oublier sa destination, prendre la fuite, sortir de ses sentiers battus et rebattus, du bégaiement sans fin d'allers et retours ne menant nulle part ! Ah, s'il oubliait une heure, une heure seulement, les voies parallèles tracées d'avance, les horaires, les arrêts obligatoires et les terminus qui prétendent mettre un terme à des voyages qui n'ont même pas commencé !

D'ordinaire, quand Roland s'endort sur la banquette, son horloge interne le réveille avant la station où il descend. Il lui arrive de poser sa tête sur une épaule qui n'ose plus bouger. Une épaule comme un amour possible, une amitié probable, une rencontre incroyable... une rencontre qui ne demanderait qu'à prospérer mais qui descend au prochain arrêt. Roland n'aperçoit plus alors qu'un dos sans visage, des épaules sous un manteau et se contente de dresser le portrait-robot hypothétique de l'inconnu(e) qui lui a involontairement prêté son épaule. « La trentaine... cheveux courts... un livre à la main... et ses yeux ? Quelle couleur ? Des lunettes ? Mariée ? Un solitaire ? » ou « Un sexagénaire... léger embonpoint... un cartable qui danse dans sa main et invite à l'école buissonnière... » Les amours et les amitiés ratés sont des voyages que l'on n'a pas entrepris. Il suffisait pourtant de prendre un billet, direction la vie, destination l'autre.

Aujourd'hui, l'horloge interne de Roland ne veut pas fonctionner. Sa pile intime est à plat. Il a raté son arrêt. Arrêt ! Un mot atroce pour qui souhaite continuer le voyage au-delà du miroir. Il lève une paupière, en face de lui une jeune femme lit, absorbée par l'histoire, ailleurs, sur le bateau de Sinbad ou le baleinier du capitaine Achab. La station Denfert-Rochereau qui accueille Roland chaque matin en faisant la gueule lui fait les gros yeux, il n'est pas descendu, le train reprend de la vitesse.

Roland sait qu'il aura droit à une remarque de Perruchon, son chef de bureau :

– Mon petit Roland, nous sommes en retard !

Ça lui foutra la rogne. Sous les aisselles de Roland, mijote l'inquiétude du retardataire involontaire qui envie la décontraction des retardataires systématiques : quand ceux-là arrivent dix minutes avant leur horaire personnel, Perruchon les félicite :

– Bravo, bel effort, j'apprécie.

Roland décide de se détendre et d'évacuer toute culpabilité, un arrêt raté, ça arrive à tout le monde. S'il le faut, il accusera lâchement la RATP ou la SNCF. Un ennui mécanique, un retard jamais rattrapé, une grève impromptue...

Aujourd'hui, ce trajet quotidien l'ennuie plus qu'il ne l'a jamais ennuyé. De surcroît, il n'a rien à lire. Il dirige son regard sur les bas-côtés des rails faute de mieux. Dépôts d'ordures sauvages, déchets, tags immondes. Comment rêver avec les yeux rivés sur le spectacle du chacun pour soi et du « après moi le déluge » ? Roland tente de trouver une issue à sa mélancolie, pense aux bêtes qui abandonnent dans les forêts et les prairies leurs odeurs, leurs poils et leurs excréments. Du recyclable intégral. Rien à voir avec les restes des pérégrinations obligatoires et des évasions estivales abandonnés sur les trottoirs, les quais et les fossés. Ces déchets témoignent cruellement d'une humanité qui préfère avoir plutôt qu'être et consommer plutôt que ressentir.

Comme un poème à la Prévert, le raton-laveur en moins, Roland dresse la liste. Bouteilles en plastique, canettes métalliques, cartons, emballage de barre chocolatée à dix pour cent de cacao, cinquante pour cent de sucre, trente pour cent d'huile de palme et dix pour cent de lécithine de soja, mégots prometteurs de cancer du poumon, papiers gras imprégnés des odeurs de friture du Mac-Gros du coin. Que penseront les archéologues du futur en mettant à jour ces vestiges ? Que l'homme de Néant der Thalys adorait le dieu Mars en barre ? Trouveront-ils dans ces débris du conceptuel et du mystique ? À quels rites les rattacheront-ils ?

– Nom d'un chien, j'ai laissé mon esprit divaguer, se dit Roland en entendant les portes du compartiment qui se referment. Je viens encore de rater l'arrêt. Perruchon va gueuler.

– Vous avez vu l'heure, Roland ?! Dix heures trente !

La gueulante va le démolir pour la journée. Il en ras la culotte ! Et quand on en a ras la culotte, il est temps d'en changer ! Le prochain arrêt ? Il sort un vieux plan de son cartable, reste en alerte, prêt à bondir dès que le train s'arrêtera, quitte à bousculer deux cadres de banques et leur attaché-case vide, une aide-soignante et son lumbago, un retraité et sa carte de réduction, un resquilleur et son culot, un musicien et sa clarinette, un raton-laveur et son poète et un gentil

lapin qui lui recommandera de ne pas mettre sa main dans la porte parce qu'il peut avoir très mal. Un peu comme Alice au Pays de la Carte Vermeil dans un voyage qui commence à n'avoir ni voiture de queue ni voiture de tête.

Roland aperçoit un petit trait noir sur le tracé du R.E.R B, juste avant Gentilly. Il veut comprendre, se reporte à la légende et lit : « *R.E.R : au-delà de cette zone, les tickets t+ ne sont pas valables et le prix du billet varie selon la distance.* » Incompréhensible. Y a-t-il un interprète dans le wagon ? Serait-il en train de passer une frontière vers un autre monde et une autre langue ?

– Je ne vais quand même pas sauter par la fenêtre ! Perruchon serait capable de venir me voir à l'hôpital avec un bouquet de supermarché qu'il tenterait de faire rentrer dans une bouteille en plastique faute de vase et qu'il déposerait juste à côté de l'urinoir que personne ne serait venu vider ! J'imagine le tableau.

Inondé d'angoisse, Roland fait un malaise. Quelqu'un lui tapote les joues, il revient à lui, juste de quoi apercevoir le panneau derrière la vitre du wagon. Orly ! Il trouve la force de s'expulser du compartiment. Orly... à l'ouest les Antilles, au sud l'Italie. Il en a ras-le-bol, c'est le moment ou jamais de traverser le miroir ! Il sort une pièce de son porte-monnaie. Pile : la Guadeloupe et sous la plage pas de pavés. Face : baie de Naples et *spaghetti al mare*.

Pile.

– Faut que je m'achète un maillot, demain matin je descends au prochain arrêt : Marie-Galante.

Hall d'Orly-Ouest. Un avion pour Pointe-à-Pitre dans une heure. Comptoir. Billet aller sans retour. Carte bleue. Facile de vider son compte en banque. Roland, le regard un brin halluciné, se dirige vers le hall d'embarquement, avec dans son poing droit sa carte d'embarquement et dans son poing gauche un maillot rouge avec des fleurs d'hibiscus jaunes. Et là, au fond du hall, la surprise, l'inattendu, l'improbable : Perruchon qui l'attend.

– Alors, Roland, vous avez vu l'heure ? On va finir par le rater cet avion !

C'est formidable de voyager.

Ça dépend avec qui...